

Cette parole raviva la blessure de Faraude. Elle lâcha à la fois le balai et le collet et, se laissant tomber sur le fauteuil de paille qui se trouvait à sa portée, elle se cacha le visage de ses deux mains en répétant d'une voix sanglotante :

—Pas prêtre ! pas prêtre !

Mathurin la regardait d'un air moitié narquois, moitié fâché.

Evidemment, il ne s'était pas attendu à ce que sa révélation occasionnât de si violentes émotions.

Pauvre Faraude, elle avait cru que ce petit être qu'elle avait vu naître aurait comme elle la piété facile, et elle n'avait reculé devant aucun sacrifice pour lui faire donner l'instruction nécessaire.

Mais ces deux enfants d'un même père, la grande fille robuste et le garçon malingre, étaient aussi dissemblables au moral qu'ils l'étaient au physique.

Faraude était un type de franchise, Mathurin avait, tout jeune, recherché les bénéfices de l'hypocrisie ; Faraude avait pour le désordre une haine vigoureuse, Mathurin ne haïssait que l'ordre et la régularité.

Faraude bénissait la dure obligation où elle était de travailler tous les jours et de gagner son pain à la sueur de son front.

Mathurin n'avait redouté l'état de sabotier que parce qu'il ne se sentait pas le courage de vaincre sa paresse.

Mais enfin elle n'avait pas compris cela, la pauvre Faraude, elle avait vu, dans sa jeunesse passée dans les bois, que tous les oiseaux du même nid se ressemblent ou à peu près ; et elle n'avait pas réfléchi que, dans la famille humaine, il y a d'autres dissemblances. Et maintenant que cette vérité lui apparaissait, elle pleurait, la pauvre fille, elle pleurait à chaudes larmes sur cette vocation manquée, sur ses saintes ambitions déçues.

Mathurin la laissa pleurer, il ne lui parla que lorsque ses larmes parurent s'arrêter ; mais avec quelle adresse et quelle douceur rusée il lui parla !

S'il avait quitté aussi brusquement le presbytère, c'était grâce au sacristain qui était allé raconter méchamment une farce inoffensive à M. le recteur. Du reste, il y avait bien longtemps déjà qu'il se trouvait malheureux sans oser le dire. Faraude connaissait pourtant bien le caractère de la sœur de M. le recteur, qui dirigeait son ménage ; cette vieille Caroline qui la détestait, elle, Faraude, ne pouvait souffrir les pensionnaires de son frère.

A cet endroit du récit, Faraude essuya ses dernières larmes et devint attentive en quelque sorte malgré elle. L'enfant rusé avait touché la corde sensible.

C'est que ce n'était point une vieille fille comode, que la sœur de M. le recteur, il était certain qu'elle n'avait jamais brillé par sa charité vis-à-vis du pauvre petit sabotier, et Faraude s'était souvent heurté à son implacable orgueil.

Cette fille honnête, mais dominante et acariâtre, avait toujours été le point noir dans les arrangements de Faraude avec M. le recteur, et c'était avec une indignation croissante qu'elle écoutait les récits de Mathurin, énumérant ses griefs un à un et de façon à ce que chacun d'eux frappât un coup douloureux sur le cœur sensible de sa sœur.

—Oh ! je le sais bien, dit-elle quand il eût fini, il faut être un ange pour vivre avec elle ; mais puisque M. le recteur était bon pour toi, et M. le vicaire aussi, il fallait rester, Mathurin, au moins jusqu'à la fin de l'année.

—Elle ne le voulait pas, elle poussait toujours son frère à me renvoyer, disant que puisque je ne devais pas entrer au séminaire, il avait bien tort de me garder, la pension que tu payais n'était pas assez forte.

Faraude soupira.

—Elle n'avait pas tort, dit-elle ; c'était à bien bas prix que tu avais été reçu, et à quoi bon continuer ton instruction si tu dois retourner la forêt ?

Mathurin pâlit.

—Mon père ne voudrait pas de moi, balbutia-t-il, et je ne saurais comment m'y prendre pour creuser un sabot.

—Et qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

—Je voudrais continuer le chiffre et l'orthographe, et je serais sûr d'avoir une place de commis dans un des grands magasins de St-Cornély, ou bien je deviendrais clerc chez un des huissiers, ce qui est une très bonne place.

—Et où continuerais-tu cela, Mathurin ?

—Au collège de la ville.

—Tu n'es pas gêné ; mais ce n'est pas le collègue qui te nourrira et qui te logera.

—Au Cheval-Blanc, je serais nourri, logé, blanchi pour trente francs par mois.

Faraude le regarda fixement et, haussant les épaules :

—Et où trouveras-tu trente francs par mois pour cela, petiot ? Tous mes gages allaient à payer ta pension chez M. le recteur du Courtil ; mais je ne gagne pas ce que tu demandes pour le Cheval-Blanc.

—M. Ronan devrait bien augmenter tes gages, dit Mathurin avec humeur. Tu serais payée bien plus cher ailleurs que chez lui.

—Oh ! je le sais bien. Le soldat qui est brossier chez l'officier, notre voisin, m'a dit que sa maîtresse, qui change de cuisinière tous les huit jours, aurait bien désiré m'avoir à son service.

—Eh bien, dit Mathurin, dont les yeux brillèrent de désir, pourquoi ne changes-tu pas de place, puis que celle-là est beaucoup plus avantageuse ?

Faraude lui jeta un regard foudroyant.

—Est-ce que tu crois que j'ai le cœur ingrat comme toi ? dit-elle ; est-ce que tu crois que je vais par intérêt quitter de bons maîtres, qui m'ont prise dans la hutte de mon père et qui n'ont pas regardé combien il fallait d'aunes pour te faire des pantalons ? Non, non, ce ne sera jamais l'argent qui me fera les quitter.

—Mais ce n'est pas de moi qu'il faut s'occuper, c'est de toi. M. Ronan est un homme de bon conseil et qui connaît tous les marchands de la ville ; je vais lui parler de ton affaire. Mais où vas-tu coucher ce soir, Mathurin ? Est-ce que tu as de l'argent dans ta poche ?

—Un peu, répondit Mathurin négligemment.

Et, baissant les yeux, il ajouta :

—M. le vicaire ne m'a pas laissé partir sans me donner quelque sous, et j'ai vendu de petites choses dont je n'avais plus besoin.

—Combien t'a-t-il donné ? car il faudra bien lui rendre.

—Lui rendre ! C'est un cadeau qu'il m'a fait.

—Et comment pourrais-tu payer ta pension au Cheval-Blanc ?

—Pendant quinze jours, j'ai de quoi me suffire.

—Ce bon jeune prêtre ! Il n'en a pas trop pour lui cependant, car je sais bien que M. le recteur lui a acheté une soutane en cachette. Enfin, aujourd'hui tu n'auras pas de souper à payer. M. Ronan t'a invité à dîner ou à souper chez lui.

—C'est peut-être la première fois, Marion ; mais j'ai un camarade qui m'attend au Cheval-Blanc et qui me paie mon souper.

Faraude fronça les sourcils.

—Est-ce un vaurien comme toi ? dit-elle, et sais-tu où il prend son argent ?

—Son père lui en donne. C'est le fils du maire du Courtil. Il a pris des leçons avec moi au presbytère, et il est à présent au collège et pensionnaire du Cheval-Blanc.

—Tu donnes trop dans la grandeur, dit Faraude avec mélancolie ; le plus sage eût été de retourner chez ton père, maintenant que tu peux manier la hache tout comme un autre.

Mathurin fit entendre un petit sifflement moqueur et se levant répondit :

—Tu as été la première à le dire Faraude, je ne serai jamais qu'un mauvais sabotier.

—A présent il faut voir ce qu'il y aura d'avantageux à faire. Un an seulement de dépenses, un an, et j'aurai une bonne place et je ne serai plus obligé de demander rien à personne.

—Je parlerai de toi à M. Ronan, dit Faraude. C'est un homme juste et serviable.

—Quand ça lui plaît, Marion, et à mon sujet cela ne lui plaît pas toujours. Mais il est temps que je parte. Je viendrai te revoir demain et je te dirai bien exactement ce que je pense faire.

—A demain, répéta machinalement Faraude. Conduis-toi bien, Mathurin, et tâche d'aller au salut chez les Carmélites, puisque tu n'as pas assisté aux vêpres. Tu sais bien où est le couvent, et le salut est à cinq heures.

—Oui, oui, je sais cela, dit Mathurin.

Et il ouvrit la porte vitrée de la boutique en disant à sa sœur :

—A demain.

CHAPITRE VI

Restée seule, la pauvre Faraude fut reprise de chagrin et se remit à verser des larmes.

Plus elle pensait au renvoi de Mathurin, plus elle se désolait.

Elle avait fait de la vocation de son petit frère, qui était né malingre, le rêve de sa vie, elle avait consacré à son instruction le plus clair de ses économies, et voilà qu'il tournait le dos au sanctuaire et qu'il retombait sans état, sans pain, sur le pavé.

Et elle se l'avouait, c'était non seulement la vocation qui lui manquait, mais même cette piété si naturelle à son cœur à elle. Il n'avait pas eu un mot de regret pour le service du bon Dieu qu'il quittait, pas un mot de reconnaissance pour ce brave et bon curé qui avait cédé aux instances de Faraude par pure bonté d'âme.

Elle pleura tant et si bien, qu'elle avait encore les yeux rouges et les paupières humides quand, une heure plus tard, les Ronan entrèrent tout joyeux dans la cuisine.

—Hum ! hum ! il a plu par ici, dit M. Ronan en passant devant Faraude qui semblait fort occupée à faire reluire la broche destinée à l'oie.

—Est-ce que tu as reçu quelque mauvaise nouvelle, Faraude ? demanda aussitôt Clémence, en allant la regarder dans les yeux.

—La plus mauvaise qu'il m'était possible de recevoir, je crois. Qui m'aurait dit que le beau jour de Noël aurait été pour moi cette année un jour de chagrin ?

Naturellement, on la pressa de questions et elle raconta tout au long la visite de Mathurin.

—Tu n'es qu'une bête, Faraude, dit M. Ronan avec sa brusquerie amicale, et tu devrais rire au lieu de pleurer. Moi ça me décharge la conscience, car je disais que toute dévote et tout honnête que tu es, tu te préparais à faire ce qu'il y a de pis au monde, un mauvais prêtre.

Faraude, qui s'attendait à quelques paroles de compassion, essuya ses yeux et, piquée au vif, répondit :

—Si la sœur de M. le recteur et si le sacristain ne s'étaient pas acharnés contre lui, monsieur, et s'ils lui avaient montré un peu de bon vouloir, il ne se serait pas buté comme cela contre les études et contre le séminaire.

—Tu, tu, tu, chanta M. Ronan, mais assez sur ce sujet, ou le dîner de Noël sera manqué, ce qui serait une honte pour toi.

Il n'en fallut pas davantage pour redonner à Faraude toute son activité. Bientôt la cheminée s'emplit de feu, l'oie tourna solennellement devant un brasier et fut visitée tour à tour par tous les petits-enfants de M. Ronan, qui se trouvèrent bientôt au complet.

Le repas fut très gai et se prolongea assez tard. Faraude seule manqua d'appétit pour faire honneur à sa cuisine. Après avoir mangé à la hâte un bol de soupe, elle se mit à l'ouvrage afin de se débarrasser de toute la vaisselle inutile.

La compagnie était montée dans la chambre du premier ; mais bientôt Clémence descendit pour aider Faraude à nettoyer les quelques porcelaines de luxe qui avaient servi, et aussi l'argenterie qui se serrait toujours précieusement.

Ce soir là, par extraordinaire, elles travaillaient en silence, Faraude parce qu'elle avait son poids de chagrin, Clémence parce qu'elle était fort pressée de remonter là-haut où il y avait un jeune marchand du voisinage avec lequel elle était associée pour le loto.

—Voilà, dit-elle en mettant la dernière assiette de porcelaine sur le dressoir. As-tu fini de compter l'argenterie, Faraude ?

—Clémence, y avez-vous touché ? dit Faraude qui bouleversait le panier d'osier, je ne trouve pas la vieille petite cuiller de M. Ronan.

—Sa première cuiller d'argent ?

—Justement celle-là. Venez donc compter avec moi, faut croire que de pleurer donne la berlue.

Clémence alla compter et constata l'absence de la cuiller.

—J'ai remarqué que papa ne l'avait pas à son couvert, dit-elle tout à coup.

—Il devait l'avoir, Clémence, il devait l'avoir, sans cela il l'aurait demandée.

—Ah ! tu sais, les jours de fête on tient moins à ses habitudes. Veux-tu que j'aie m'en assurer ?

—Allez, vous pouvez lui demander cela dans l'oreille, parlez-en aussi à votre maman et jetez un coup d'œil sur la commode de la chambre. Les petites ont peut-être bu de l'eau sucrée. Allez vite, car le sang me chauffe. Il n'y a jamais rien eu de perdu ici en argenterie ni en autre chose.